



Donner corps par les mots à l'impossible image

LITTÉRATURE Comment écrire la perte d'un enfant mort-né après une interruption médicale de grossesse ? Dans un récit douloureux qui n'élude rien, Pauline Delabroy-Allard brise un tabou à travers le prisme de la photographie.

L'Immontrable, de Pauline Delabroy-Allard, Julliard, collection « Camera Obscura », 268 pages, 21,50 euros

Il est rare de grandir dans une famille où les photos n'existent pas. Où on a délibérément choisi de ne pas documenter les anniversaires, les vacances, les joies quotidiennes. C'est le cas de Pauline Delabroy-Allard qui avait déjà évoqué cette particularité par le biais de la fiction dans *Qui sait* (Gallimard, 2022), son deuxième roman. À contre-courant de cette bizarrerie familiale, elle est devenue, après avoir reçu un Polaroid pour ses 15 ans, une photographe compulsive, trouvant souvent dans les images le carburant de ses textes. La photo est une preuve, une manière de dire que ce qu'on a vécu a existé, que « cela compte ». Deuxième titre de la collection « Camera Obscura » (la chambre noire), que dirige Caroline Broué chez Julliard, *L'Immontrable* affronte un tabou : la décision prise par l'autrice avec sa compagne d'interrompre une grossesse au troisième trimestre, « quasi à terme », à la suite d'une grave malformation du fœtus. Ce qui ne peut être montré, c'est l'autportrait des deux mères avec leur enfant mort, prénommé Jacob, enfoui à jamais dans les archives numériques d'un téléphone portable. La littérature vient alors exprimer l'essentiel, les sensations, la moiteur au creux de la paume, le chaos qui s'abat sur cette famille qui a inventé son propre modèle.

Pour exprimer l'indicible, il fallait cette colonne vertébrale que donne au texte le rapport aux images. Découpé en chapitres dont les titres font référence à la

photographie (Flou, Surexposition, Fixation...), le texte est parsemé de références à des auteurs qui ont écrit sur la photographie (Sontag, Didi-Huberman, Ernaux, Barthes...). Au plus fort de la douleur, Pauline Delabroy-Allard convoque la figure de William Notman, photographe personnel de la reine Victoria qui, vers 1860, s'est spécialisé dans les portraits d'enfants morts.

Acronymes froids, « caillou dans la chaussure », impuissants à décrire la réalité.

Toujours sur le fil, le récit n'élude rien, ne recule devant aucun obstacle, au risque de frôler l'obscène, l'indécence, sans jamais y tomber. Courageusement, l'autrice prend le temps de détailler toutes les étapes de ce parcours hors normes, depuis le puissant désir d'enfant qui l'anime, alors que le couple a déjà deux filles, dont une de 3 ans, née par PMA. Des acronymes comme celui-là (IMG, CPDPN), que l'autrice nomme les « mots caillou dans la chaussure », il y en aura bien d'autres tout au long de cette histoire, des mots techniques, froids, impuissants à décrire la réalité, comme l'obligation pour S., la compagne de l'autrice, de sentir pendant des semaines les cabrioles dans son ventre

d'un bébé qu'elle ne verra jamais vivant. Ou les démarches absurdes à effectuer pour déclarer l'enfant mort à l'état civil. À l'image absente, intitulée *Autportrait des amoureuses au petit cadavre*, Pauline Delabroy-Allard substitue une carte postale qui reproduit un tableau de Georges de La Tour, *le Nouveau-né* : deux femmes entourant un bébé, le visage éclairé par une lumière douce. Les deux cohabitent à jamais. Choisir d'être du côté de la vie ne signifie pas qu'on efface la douleur. ■

SOPHIE JOUBERT

Le Nouveau-né (vers 1648), de Georges de La Tour.
BRIDGEMAN IMAGES



À l'écoute des bruits du roman

LITTÉRATURE Anne Savelli propose une œuvre où les sons restituent la vie d'une petite fille et la journée d'une ville. Un récit ouvert par les trois coups d'une descente de police.

Bruits, d'Anne Savelli, Inculte, 400 pages, 23,50 euros

Elle a 4 ans. Elle dort dans un lit superposé de l'appartement 3A, quelque part dans une cité, dans une grande ville dont le roman ne donne pas le nom. Le roman dit aussi qu'« on l'appellera F », sans plus de détails. « *Demain, elle sera portée disparue* », est-il précisé. Mais, « *pour l'instant il est (06.00)* ». Un bruit traverse la tête de F. « *Un troupeau d'éléphants, de buffles, c'est l'armée.* » Mais non, ça provient de l'appartement d'à côté. Des coups répétés, « *une masse contre un mur* ». C'est une descente de police dans l'appartement 3B.

Ce qui compte, c'est que les bruits mènent le jeu. On suivra F, minute par minute, jetée dans la ville de bruit en bruit. *Bruits*, le roman d'Anne Savelli propose une épopée auditive tout au long de la journée de F, dans un univers où le sens de référence est l'ouïe. À chaque question, le roman répond « *c'est toi qui décides car c'est toi qui écoutes* ». Les bruits règnent sur les actes, sur les lieux. Au début des paragraphes clés, une indication de temps est suivie d'une ou de plusieurs notations de lieu : cité, escalier, square, commissariat, hôpital, aéroport, chambre, placard, bibliothèque. Parfois tout simplement « *boîte crânienne* ». L'origine, la nature du bruit appartiennent à l'imagination de F, au rêve, à la peur, à la fiction.

Anne Savelli, plusieurs de ses travaux en témoignent, a ouvert depuis longtemps ce chantier. *Bruits* évoque ces œuvres s'affrontant à une totalité monstrueuse. La référence au Dublin d'*Ulysse*, de James Joyce, s'impose assez tôt. Les cinéphiles penseront à *Berlin, symphonie d'une grande ville*, de Walter Ruttmann. Ce film muet de 1927 utilisait la vitesse des images et le rythme du montage pour restituer la pulsation et l'énergie de la cité de l'aube au crépuscule, à une échelle qui dépasse celle de l'individu.

Ici, l'écriture sonorise les images et les dépasse. Les mots sont présents avec tout leur poids acoustique, en particulier le souffle du « F », plusieurs fois proféré avec force ou en finesse, comme le signe « f », « forte » en musique. « F » est aussi renvoyé à sa fonction d'initiale, le personnage étant désigné par « F » comme fille, femme, fuite, fissure, fatigue, fantôme, fracture, fête, faim, froid, et évidemment fuck ! Comme l'enfant joue avec les pâtes alphabet, Anne Savelli explore toutes les possibilités du dictionnaire pour caractériser son personnage et orienter l'action. Car action il y a. La composition virtuose du récit ne l'abolit pas. On laissera au lecteur le soin de découvrir la mutation qui attend F dans ce thriller où le son va plus vite que le sens. ■

ALAIN NICOLAS